

Mouvement religieux en Angleterre.

La conversion de M. Newman est, depuis quinze jours, l'événement qui fixe l'attention de toute l'Angleterre. Jusqu'à présent, les protestans avaient cru pouvoir plaisanter sur les conversions qui s'opéraient. Les champions de l'anglicanisme avaient assez d'esprit pour expliquer la perte de tel et tel membre de l'université. On nous disait : celui-ci a l'esprit faux, celui-là manque de science ; cet autre n'a jamais bien compris les harmonies de notre établissement. L'un se laissait entraîner par l'ardeur de son imagination, l'autre par la tendresse de ses sentimens ou la poésie de ses idées, et la crédulité publique acceptait ces explications comme le dernier mot des prodiges opérés par la grâce divine en faveur de la vérité. Mais aujourd'hui, ces prétendues raisons reçoivent la réfutation la plus éclatante qu'il fût possible de leur donner. L'homme qui, de l'aveu même du docteur Pusey, a depuis un siècle le mieux compris l'anglicanisme, celui qui a travaillé davantage à relever les ruines qui se faisaient autour de lui, l'homme que toute l'Angleterre regardait comme un instrument providentiel destiné à rendre à l'établissement d'Henri VIII l'éclat que lui avait fait perdre l'indifférence du dernier siècle, en un mot, M. Henri Newman, le brillant rédacteur du *British Magazine*, du *British Critic* et des *Tracts for the Times*, a rendu hommage à la vérité catholique en entrant dans la communion romaine. C'est là un fait accablant qui parle plus haut que tous les raisonnemens ; aussi l'Eglise anglicane en a-t-elle été ébranlée, et, de l'aveu des organes du puseyisme, les efforts faits pour régénérer cette Eglise ne pouvaient recevoir un plus terrible coup. Quoique la conversion de M. Newman eût été annoncée depuis long-temps, la réalisation de ce fait n'en a pas moins jeté le trouble et la consternation partout, si l'on en juge au langage des organes du protestantisme.

Le parti de M. Newman va maintenant se fractionner. Ceux de ses partisans qui étaient à peu près aussi avancés que lui dans la voie de la vérité, suivront très-certainement l'exemple du maître. Quant à ceux dont l'intelligence n'est pas encore parfaitement éclairée, ils se tournent vers le docteur Pusey, et l'invitent à prendre en mains l'œuvre que son ami et collaborateur a abandonnée.

Le docteur Pusey est loin d'être arrivé aux convictions de M. Newman ; mais nous ne devons pas perdre tout espoir de le voir suivre dans quelques années l'exemple qui lui a été donné. Il est certain que la résolution de M. Newman a exercé sur son esprit un prodigieux effet ; cela ressort d'une lettre qu'il vient de publier, et dans laquelle il juge cette perte et la déplore. Toute cette lettre se résume en deux phrases que nous devons reproduire, parce qu'elles prouvent que nous n'exagérons pas en appelant la conversion de M. Newman un événement de la plus haute importance. Le docteur Pusey, qui est plus que personne intéressé à nier cela, nous dit dans la lettre en question :

« C'est la perte la plus rare que nous puissions faire, et c'est peut-être le plus grand événement qui soit arrivé depuis la réforme. »

P. S. — Nous lisons dans le *Gloucester-Journal*, reçu aujourd'hui à Paris : « M. Frédéric Neve, recteur de Pools, et M. E. Edg. Estcourt, ancien curé de notre ville et neveu du représentant d'Oxford, viennent d'abjurer le protestantisme pour entrer dans le giron de l'Eglise de Rome. »

— Le *Morning-Post* annonce que M. et Mme Wood-mason, résidant à Littlemore, ont embrassé le catholicisme ; que le révérend Edgar Lascourt, du collège d'Exeter, va suivre leur exemple, qu'un membre du clergé anglican et un autre du collège d'Oriel ont donné leur démission dans le même but.

Les chats de la république.

En 1793, Saint-Cloud fut déclaré propriété nationale par décret de la convention. « Les bâtimens et jardins de Saint-Cloud, était-il dit dans ce décret, ne seront pas vendus, mais conservés et entretenus aux frais de la république. » Cette conservation et cet entretien équivalaient, à cette époque, à la ruine et à l'abandon. Saint-Cloud tomba bientôt dans un délabrement tel que, par un rapport adressé au ministre de l'intérieur, et que nous avons sous les yeux, le conservateur déclarait au ministre que les rats et les souris venaient ravager les boiseries et ce qui restait de tapisseries, de meubles et de linge. Ce rapport finissait ainsi :

« J'entretiens vingt-quatre chats aux frais de la république dans le ci-devant château de St-Cloud, mais ces vingt-quatre petites bêtes sont insuffisantes pour détruire radicalement la vermine qui nous ronge. C'est à un tel point, que les rats et les souris viennent jusque sur mon buffet et dans le berceau de mes enfans. Si vous jugez à propos, citoyen ministre, de m'autoriser à augmenter le nombre des chats entretenus aux frais du gouvernement, je crois que ce surcroît de dépense ne pourra être que profitable à la chose publique et produira de bons résultats. »

Nous ne savons si le ministre fit droit à la requête du conservateur, et si le nombre des chats fut augmenté dans l'ex-château royal. Mais ce que nous pouvons assurer de *certain*, c'est que le palais de St-Cloud avait alors un besoin aussi pressant de couvreurs, de maçons et de charpentiers que de chats et de souris. Cela soit dit sans vouloir calomnier la mémoire des chats de la république. — *Sicête.*

Affaires d'Espagne.

De temps à autre, les journaux de Madrid nous révèlent quelques-unes des manœuvres par lesquelles les divers prétendans à la main d'Isabelle espèrent augmenter le nombre de ses partisans. Ainsi le *Clamor publico*, du 17 octobre, nous apprend que l'ambassadeur de France a reçu des instructions de son gouvernement pour hâter le mariage de la reine avec le comte de Trapani, dans l'espoir de rencontrer ensuite moins d'obstacles pour réaliser celui de l'infante Luisa-Fernanda avec le duc de Montpensier. Quels que soient les desirs de certains politiques à ce sujet, nous ne croyons pas à cette nouvelle, et il est probable que le comte de Trapani, qui a déjà déclaré ne vouloir pas être tout simplement le *mari de la reine*, n'acceptera point une candidature qui ferait de lui comme un pis-aller pour Isabelle, et un instrument peut-être pour d'infatigables intrigues. Il connaît sans doute les antipathies qu'il soulèverait contre lui-même en Espagne, sans parler des obstacles que le gouvernement d'Isabelle rencontrerait, plus sérieux que jamais, dans les dispositions des grandes cours européennes. Pour pacifier l'Espagne et la réconcilier avec l'Europe, il faut que la fille aînée de Ferdinand VII contracte une alliance régulière et féconde en garanties réelles pour l'avenir de la Péninsule. Or, celle du comte de Trapani n'offrirait nullement ces conditions.

Outre ces bruits de mariage, qui n'ont rien de fondé, nous le répétons, on parle encore de la prochaine arrivée à Madrid de Mgr. Brunel-

li, nonce du Souverain-Pontife ; déjà même on préparerait son habitation. Faut-il en conclure que les négociations avec Rome sont terminées ? Nous ne le pensons pas. Le cabinet-Narvaez a manifesté trop peu de bonne foi à l'égard du clergé, comme, du reste, à l'égard de tous, pour que le Saint-Siège se laisse prendre à ses promesses.

L'AGIOTAGE. — Malgré tous ses beaux calculs et tous ses démentis, le cabinet a été pourtant forcé d'agir ou, au moins, d'en avoir l'air. Mais déjà l'on se rassure. Les agioteurs se déclarent hautement à l'abri de la justice, et affirment qu'ils ont trop de complices et trop bien placés pour qu'on veuille porter ces scandales devant les tribunaux. Les princes de la bourse ne doutent pas que l'affaire ne s'arrange parfaitement à l'amiable, et que l'instruction actuelle n'aille joindre dans les ombres de la nullité et de l'oubli sa sœur défunte, l'enquête Bouloche.

Nous verrons bien. Le public et le prévenu ; la presse l'est aussi. Il est vrai qu'une certaine portion des journaux garde sur toutes ces circonstances un silence remarqué. Mais la publicité ne manquera point pour cela à la défense sacrée de la morale et des intérêts du commerce, et, nous pouvons l'affirmer, parce que nous le savons, la tribune non plus ne sera pas muette ; des voix courageuses, inébranlables, incorruptibles, demanderont compte au pouvoir, dès que la session sera ouverte, et de son enquête et de ses actes. (*Espit public.*)

CERCUEIL RETROUVÉ. — Des fouilles qu'on exécute dans l'ancienne église du collège d'Ar goulème ont mis à nu un cercueil qui paraît appartenir à une époque assez reculée, et qui contenait des ossemens humains et une crose en cuivre dorée, garnie de plomb à l'intérieur. On pense que ces restes sont ceux d'une mère abbesse du couvent autrefois établi sur l'emplacement du collège royal. Un reste de voile noir, d'une étoffe très-transparente et à peu près semblable à ceux que portent encore de nos jours certains ordres de religieuses, un bandeau de soie qui ceint le front, coupé à angles droits par un autre bandeau qui passe sur le nez et la bouche, sont, avec la crose et les ossemens, les seuls objets contenus dans le cercueil. Cette abbesse mourut probablement fort jeune : ses dents blanches et ses cheveux blancs, longs de trois à quatre centimètres au plus, et parfaitement conservés, viennent à l'appui de cette opinion. Les abbeses d'alors étaient cossées, et à leur mort on mettait dans leur cercueil les insignes de leur dignité.

— Pendant le séjour de la reine Victoire à Stolzenfels, il arriva que la femme d'un des princes allemands invités à la réunion, laissa tomber le bouquet qu'elle avait à la main. Le prince Albert le releva et le rendit galement à la noble dame, lorsque la reine d'Angleterre s'élança, l'œil étincelant de jalousie, saisit le bouquet et le soula à ses pieds. (*G. de Lorraine.*)

— Tous les notables catholiques de Dungannon (Irlande) ont adressé une pétition au lord-lieutenant pour le supplier d'établir une garnison en cette ville, afin de les protéger contre les cruelles violences des orangistes, qui parcourent les rues l'arme au bras.

Cette pétition a été favorablement accueillie, et l'on a expédié une compagnie d'infanterie à Dungannon.

— Le sultan va, dit-on, envoyer un cadeau à Isabelle d'Espagne une riche parure, évaluée 25,000 duros, et parfaitement travaillée par un artiste arménien.